

A ses hérédités françaises il devait son verbe d'or, sa claire vision des choses, la hardiesse et la grandeur de ses conceptions.

A son contact de la grande école anglaise, celle de Burke, de Fox, de Pitt, d'O'Connell, de Gladstone, il devait sa profonde connaissance du jeu des institutions britanniques et l'on peut dire sans fausse exagération que c'est en se pénétrant bien de l'enseignement de ces parlementaires que sir Wilfrid Laurier est entré de plein pied au temple de la renommée.

Au moment où il franchissait le seuil du Parlement, le grand souvenir de Papineau planait encore sur le pays. Et la figure de Lafontaine, dont la profonde sagesse avait au cours d'une fructueuse carrière, trop vite interrompue, sauvé du naufrage tant de droits épars, grandissait avec le recul du temps.

Cartier et Dorion représentaient alors dans notre province deux courants d'opinion. L'un vif, impétueux, ne connaissait pas les obstacles; l'autre calme, d'une intégrité proverbiale, d'un savoir de haute envergure, laissait au temps le soin de dissiper de vieux préjugés. S'il est vrai qu'à certains égards, Laurier a été le disciple de Dorion, les événements ont voulu qu'il devînt le continuateur heureux ou plutôt l'héritier en ligne directe de la politique de Lafontaine. Politique d'apaisement afin de solidifier, politique de conciliation afin d'unir, politique du juste milieu, la meilleure, la vraie, la seule qui convienne à notre pays.

Descendant d'un peuple conquis mais qui lui-même, à son tour, avait fièrement conquis la liberté, son rêve était d'unir les deux races sur la seule base rationnelle; à savoir—égalité de droits, respect mutuel, tolérance réciproque. La raison politique l'invitait à sceller à nouveau le pacte conclu naguère entre Lafontaine et Baldwin afin de consolider l'œuvre des pères de la Confédération.

Ce rêve grandiose était-il trop ambitieux? L'histoire qui juge avec impartialité les hommes et les événements dira s'il l'a réalisé, mais ce que ses contemporains peuvent affirmer dès maintenant, c'est son inlassable persévérance et son tenace courage, c'est sa foi invincible dans la poursuite de l'idéal qu'il s'était tracé au début de sa carrière. Toutefois il était trop bon psychologue pour ne pas se rendre compte des difficultés de sa tâche.

En 1887, un an à peine après ce débat historique, où d'un coup d'aile il s'était élevé aux plus hauts sommets de l'éloquence parlementaire, où la presse anglaise disait de lui qu'il était le "silver tongued orator", le

parti libéral, désemparé par la retraite d'Edward Blake, se cherchait un chef. Les libéraux français étaient la minorité dans ce parti, comme ils étaient la minorité dans le pays. Disons-le à l'honneur des libéraux anglais, ce fut Edward Blake, ce fut sir Richard Cartwright, ce fut David Mills—le sage de Bothwell—qui désignèrent le chef et le choix unanime tomba sur Wilfrid Laurier. Quelle fut la réponse du jeune député de Québec-Est? Ah! Monsieur l'Orateur, notre grand compatriote, malgré ses merveilleux talents ne convoitait pas cet honneur. Il savait quel fardeau on lui imposait; il entrevoyait déjà les obstacles dressés sur sa route et la réponse de cet homme qui dissimulait sous une apparente impassibilité de très profondes émotions, se traduisit par un sanglot. Puis, ne pouvant se dérober aux pressantes sollicitations de ses amis de langue anglaise, il prit la direction du parti libéral avec la détermination d'orienter la politique canadienne dans le sens du progrès et de la liberté, de cimenter par des paroles et des actes de conciliation, les éléments hétérogènes qui composent le Canada. Souvent il avait dit que le sentiment national d'un pays n'a de valeur que par l'orgueil qu'il sait inspirer à ses enfants. Ce pays, il le savait plein de sève, de vigueur, d'activité et d'ambition.

Il l'aimait dans ses origines lointaines, dans son histoire qu'il possédait à fond, dans ses légendes, dans sa féconde et grandiose nature; il l'aimait surtout dans sa dualité ethnique où il retrouvait les fils des deux plus grande races de l'Europe, désormais compagnons de route et liés par une commune destinée dans les vastes étendues du Nouveau-Monde.

En cicatrisant les blessures du passé, en battant le rappel de toutes les énergies pour les convier au développement de nos immenses ressources, il ouvrait une ère nouvelle et anticipait l'heure où il pourrait dire en présence de son souverain: "Sire, le Canada est une Nation. Le XIX^{me} siècle a été le siècle des Etats-Unis, mais le XX^{me} siècle verra l'épanouissement du Canada."

Le 23 juin 1896, fut une journée mémorable, dans nos annales politiques. Le député de Québec-Est venait d'être porté au pouvoir par la majorité des suffrages. Il devenait premier ministre d'un Dominion, aux destinées duquel avait présidé le génie de Macdonald. Le vieux chef conservateur était disparu de la scène cinq ans auparavant et le souvenir de son prestigieux magnétisme confinait à la légende. On se demandait anxieusement si l'orateur de Québec serait,